

LA VIE D'UN CENTRE D'ACCUEIL AU QUOTIDIEN



Illustration : Mathieu Labaye

Une centaine de centres d'accueil pour demandeurs et demandeuses d'asile sont répartis sur le territoire belge. En Wallonie, 28 d'entre eux sont gérés par la Croix-Rouge. Des lieux de vie, de rencontre, de souffrance aussi. Travailleurs et résidents, hommes et femmes s'y côtoient et avancent ensemble au jour le jour. Et si le quotidien en centre d'accueil ce n'était pas la vie de château ? Immersion au Centre Croix-Rouge de Bierset¹.

C'est au fond d'une impasse, coincé derrière les murs de la nouvelle extension de l'aéroport, que se trouve le centre d'accueil pour les demandeurs et demandeuses d'asile de la Croix-Rouge à Bierset. Autrefois occupé par des militaires, ce vaste complexe de bâtiments a été rouvert en urgence en 2010 pour répondre à l'une des innombrables crises de l'accueil connues par notre pays. Aujourd'hui, le centre accueille près de 700 personnes. Des hommes, des femmes et des enfants pour qui la durée du séjour s'éternise de longs mois, voire plusieurs années.

Arriver dans un centre d'accueil

Après une traversée des continents souvent éprouvante, les migrants qui déposent une demande d'asile se voient normalement désigner un centre d'accueil². Pour celles et ceux qui ont pris la route, c'est enfin le moment de poser son sac. Aujourd'hui devenu travailleur pour la Croix-Rouge, Navid a lui-même connu l'exil et est arrivé en Belgique au tout début des années 2000. Comme de nombreux travailleurs sociaux, il témoigne

de la fragilité d'état dans laquelle arrivent les demandeurs d'asile et se souvient de son propre vécu : « Pendant le trajet, il faut courir, passer des frontières. On a faim, on dort dans la rue, n'importe où. Une fois qu'on est arrivé à destination, tout revient dans la tête, tout ce qu'on a vécu avant et pendant le trajet. Le mal du pays, ça commence vraiment ici. Et si on est affaibli physiquement ou mentalement, tout sort ici ». Il y a des personnes qui arrivent avec des blessures visibles, qui souffrent de douleurs musculaires, de blessures aux pieds, de marques de torture. Certains ont vécu des événements traumatisants chez eux ou sur la route et ils ne savent pas toujours comment se portent les membres de leur famille restés au pays.

La prise en charge des personnes migrantes dès l'introduction de leur demande d'asile est donc primordiale. Un centre, ce n'est pas uniquement un lit et un couvert, c'est un lieu pour s'arrêter un peu, retrouver ses esprits et sa santé, physique et mentale. C'est pourquoi, à Bierset, les premiers jours sont importants pour prendre contact avec le nouveau résident, l'orienter vers un assistant social, lui permettre

de faire le point avec un infirmier ou un médecin sur ses besoins en termes de soins de santé.

Pour autant, l'arrivée en centre communautaire n'est pas un moment facile. Le soulagement d'atteindre, peut-être, sa destination se mêle à la découverte d'un cadre de vie déroutant. Pour Anna, réfugiée arménienne, *« on arrive avec le stress et ici tout est différent. Tu ne comprends pas ce qui se passe, tu es choquée par beaucoup de choses »*.

Organiser la vie collective

Un centre d'accueil, c'est *« comme un petit village »* confie Jade, 10 ans. Dans les sous-sols d'un des bâtiments, on trouve un lavoir, un atelier vélo, un petit magasin, un salon de coiffure. Plus loin, c'est une salle de classe, un atelier de réparation technique, un local de couture, un espace rencontre avec une télévision, une connexion internet, quelques ordinateurs et un kicker. Dans un dernier bâtiment se trouvent l'infirmier et les bureaux des assistants sociaux.

La vie en collectivité, ce sont aussi des chambres de 4, 6 ou 8 personnes, des repas à heure fixe à la cantine, des salles de douches communes, des règles et des procédures. Il faut prouver sa présence quotidienne dans le centre et demander des autorisations pour déloger. Amour, qui a passé près de 5 années au centre se souvient : *« Vivre dans la chambre à 6, ce n'est pas facile. On n'a pas notre intimité. Il y a tous les pays, toutes les nationalités. On parle anglais, français, arabe, tout est mélangé, avec des signes ! »*

Pour participer à la vie communautaire et garder une occupation, les résidents s'activent. Ce sont eux qui nettoient le centre, coupent les légumes, surveillent le lavoir, font les petites réparations, font la vaisselle... Des travaux communautaires qui leur permettent ensuite de se payer un ticket de bus ou de train vers Liège ou vers Bruxelles, d'offrir quelque chose à leurs enfants, d'acheter de quoi préparer un peu de nourriture au goût du pays...

Pour Marie, travailleuse au centre, une des difficultés de la vie en collectivité c'est que, *« à un moment donné, les résidents se rendent compte qu'ils n'ont plus toutes les cartes en main. Ils doivent tout respecter dans le centre, tout est réglé, ils doivent s'adresser à quelqu'un pour*

tout, aussi pour la scolarité de leurs enfants. Au final, ils sont très peu maîtres de leur vie. »

Pourtant, dans ce contexte de vie, des liens se nouent. Des amitiés et des solidarités entre les résidents, au sein d'une communauté mais aussi entre les communautés, entre les mères, entre les familles, avec les travailleurs. Certains enfants n'ont connu que la vie dans ce centre qu'ils considèrent comme un terrain de jeux.

L'incertitude de la procédure

Dans ce quotidien, toutes et tous attendent une convocation au Commissariat Général aux Réfugiés et Apatrides (CGRA) où ils devront défendre leur dossier et apporter les preuves d'une persécution subie par le passé ou crainte en cas de retour dans leur pays. C'est un moment particulièrement stressant. *« Au CGRA, raconte une assistante sociale, ils vont devoir tout revivre. Pourquoi ils sont ici, pourquoi ils ne peuvent rentrer chez eux. Ils doivent se replonger dans leur histoire et dans leur souffrance. Cela peut durer des heures, les questions sont parfois très intrusives, il faut raconter en détail les tortures, les mauvais traitements, les viols. Quand on a vécu des traumatismes, il y a des parties de la mémoire qu'on enfouit très loin pour oublier. Certains prennent des années avant de parler avec un psychologue, et là ils doivent tout dire à un fonctionnaire. (...) Ceux qui ont une très grande force mentale arrivent à gérer cette épreuve mais pour d'autres, c'est très difficile. »*

Dans sa salle de classe, Leila donne des cours d'alphabétisation et de français aux adultes qui le souhaitent. Les résidents y oublient pour quelques heures les tracas quotidiens, se retrouvent, échangent, apprennent. Quand le moment de l'interview approche pour ceux qui y sont convoqués, Leila constate que ses étudiants *« n'arrivent plus à se concentrer, à travailler. Parfois ils viennent mais je vois qu'ils sont ailleurs. On se sent impuissants. On ne peut que trouver des mots bateau, leur dire « ça va aller », « je suis avec toi »... mais on ne sait pas ce qui va se passer pour eux »*.

Quand l'attente se fait longue

Amour se souvient de son retour du CGRA : *« Le jour même on est soulagé, le poids est tombé, tout le stress est sorti. Mais après une semaine, tu commences à avoir du stress pour*

1. Cet article est le fruit d'une série d'interviews réalisées entre 2019 et 2022 au centre « l'Envol » à Bierset.
2. Depuis l'automne 2021, ce n'est plus systématiquement le cas puisque de nombreux hommes isolés se sont vu refuser le droit à l'accueil et se retrouvent contraints de dormir dans la rue.
3. Voir également à ce sujet PESTRE E., *La vie psychique des réfugiés*, Payot et Rivages, 2019.

le résultat ». S'il a fallu attendre de longs mois pour être convoqué au CGRA, il en faudra souvent tout autant avant d'en recevoir une réponse. Si la réponse est négative, les procédures de recours prolongent encore le séjour. Enfants, jeunes et adultes gardent espoir, se forment et continuent à apprendre la langue dans une incertitude complète quant à l'avenir. Comme cette jeune femme qui a passé plus de 8 ans au centre. Après ses secondaires, elle a entamé des études d'assistante sociale qu'elle a réussies puis s'est retrouvée coincée au centre, ses diplômes en poche, sans pouvoir postuler parce qu'elle ne possédait pas de titre de séjour valable.

Leila observe ses élèves et constate que « psychologiquement, c'est très dur. Ils vivent ici, ils dorment ici mais ils ne sont pas chez eux. Ils n'ont plus de chez eux, ils n'ont plus d'espace privé et ça, en soi, c'est une vraie torture ». L'attente a effectivement des conséquences sur la santé mentale et relationnelle des personnes. Certains s'isolent et dépriment. Les plus fragiles se réfugient parfois dans la consommation de produits psychotropes, d'alcool ou de médicaments. Les familles et les couples sont fragilisés. Pour beaucoup, l'accueil en centre convenait pour les premiers mois mais quand le séjour s'éternise, tout devient compliqué. Le bureau médical interne au centre remarque qu'il y a « beaucoup de troubles et de stress post-traumatiques. On fait souvent appel au psychiatre. C'est lié à la situation chez eux, au trajet mais aussi à la longueur des procédures, qui dure parfois 4 ou 5 ans. Compte tenu du nombre dans les chambres, ils ne dorment pas. Ils ont des idées noires qui reviennent, ils font des cauchemars. Certains finissent par se négliger. La somatisation se marque par des maux de tête, des insomnies, un manque d'appétit, des troubles de la mémoire, de la constipation, des maladies imaginaires... Parfois, on se dit qu'ils sont bien et qu'ils sont soignés mais l'apparence et la réalité sont deux choses différentes³ ».

La dépendance au bon vouloir des autorités et des travailleurs sociaux n'est pas toujours bien vécue quand elle s'éternise. « Je ne veux pas rester comme ça et attendre que les gens fassent pour moi, nous dit Ghossoun. Quand tu restes comme ça dans le centre, ça casse quelque chose en toi. L'énergie que tu as, la force pour faire ce que tu aimes, le moral. Quand tu fais à manger et que tu poses sur la table, tu n'as pas envie de manger. Tu te demandes pourquoi tu es là, pourquoi tu manges. La vie m'a obligée à

quitter mon pays il y a 11 ans. J'ai passé 4 ans en Turquie, 4 ans en Grèce, 2 ans et demi ici. Je dis « oui, ça va, oui ça va » mais dans ma tête, ça ne va pas. »

Un grand besoin d'accueil

Quitter le centre d'accueil dans lequel on a séjourné quelques mois ou plusieurs années n'est jamais anodin. Quand la réponse est positive, c'est une fête que tous partagent. Mais quand c'est négatif, éventuellement avec un ordre de quitter le territoire, il faut préparer un départ avec un sentiment d'échec et d'injustice, sous le regard des autres, celui de ses propres enfants parfois. Pour tous, c'est un saut dans une nouvelle vie, une vie autonome en Belgique pour les plus chanceux, une vie illégale ou un retour sur les routes pour les autres.

Aujourd'hui, le centre de la Croix-Rouge à Bierset est effectivement bien rempli mais les travailleurs n'ont pas un sentiment de saturation, comme en 2015 par exemple, « où on avait dû installer un campement dans la salle de sport ». De nouveaux containers sont arrivés, de quoi loger une centaine de personnes supplémentaires. « Normalement, ils sont prévus pour des familles. Mais vu que les sanitaires sont situés à l'extérieur des containers, on ne voit pas vraiment des enfants sortir dans la boue en plein hiver pour aller aux toilettes ou se brosser les dents. Donc on pense faire bouger les hommes isolés qui sont dans les bâtiments pour les mettre dans ces containers. » Reste à voir si les familles tant attendues et qui servent de prétexte à la politique de non-accueil assumée par la secrétaire d'État Nicole de Moor vont effectivement arriver...

La situation de crise de l'accueil que la Belgique traverse depuis l'automne 2021 et les discours politiques qui l'entourent poussent à croire que l'accueil est un luxe et que les personnes qui arrivent en Belgique sont encore en capacité d'affronter des journées et des nuits à la rue, sans soutien et sans accompagnement. Dans les centres, les travailleurs constatent l'importance d'un accueil de qualité dès les premiers jours et insistent sur une nécessaire accélération des procédures, tant pour libérer des places que pour préserver la santé mentale et les compétences des migrants et migrantes qui y séjournent.

Muriel Vanderborght

L'Attente,
un documentaire sonore
sur la vie au centre d'accueil
de la Croix-Rouge à Bierset
réalisé et produit par
Muriel et Sébastien Vanderborght.
Disponible sur www.lattente.be



Illustration : Mathieu Labaye